

Le Vieux-Montréal Mémoire sous terre

Sylvie Dufresne

Number 72, Spring 1997

Vieux-Montréal

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16952ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)

1923-2543 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dufresne, S. (1997). Le Vieux-Montréal : mémoire sous terre. *Continuité*, (72), 12–14.

Le Vieux-Montréal

Mémoire sous terre

*La mémoire des lieux
ne se lit pas que
dans l'architecture
ou le tracé des rues,
elle est aussi inscrite
dans le sol lui-même.*



Le bâtiment de Pierre Berthelet, sur la
pointe à Callière, près du fleuve.
Source: *Old and New Montreal*, J. Walker
Gage Realty Co., 1913

par Sylvie Dufresne

Le Vieux-Montréal dit le pouvoir, la richesse et la puissance de gens qui l'ont occupé. Sur un territoire délimité par une palissade de bois, puis par des fortifications de pierre, une ville s'est développée: construction, agrandissement, démolition, remblayage, reconstruction sont autant d'actions qui ont modifié

le paysage. L'idée de conserver le bâti dans une pérennité quasi immobile est étrangère aux Montréalais d'alors. La durée de vie des bâtiments est courte, souvent moins de 50 ans! Un édifice, fut-il construit pour traverser le temps, peut être démoli sans ambages ni remords, car sa valeur tient à l'espace qu'il occupe. Dans le jeu des achats-ventes de propriétés, le principe de la démolition-récupération de l'espace est un élément moteur.

Le patrimoine archéologique du Vieux-Montréal forme, avec le patrimoine architectural et urbanistique, l'expression tangible de cette dynamique ancienne. Le sous-sol recèle une imposante quantité de vestiges architecturaux, de sols et d'objets archéologiques.

CUMUL ET ENCHEVÊTREMENT

Le dynamisme économique de Montréal se concrétise dans le réaménagement continu de l'espace bâti. En théorie, ce phénomène de réappropriation devrait se traduire par une superposition des couches d'occupation. Mais en réalité, tout se mêle. Le nouvel occupant bouscule le sol sous ses pieds. Il implante de nouvelles fondations, aménage des tranchées profondes pour les canalisations, remblaye les cavités, déplace des sols. Ce qui était ancien, logé dans les couches les plus profondes, se retrouve parfois en surface, parfois mêlé à du matériel d'une époque plus récente, parfois carrément évacué du site. Sur un même lieu, la mobilité des humains perturbe profondément les couches archéologiques. Le Vieux-Montréal, plus que tout autre quartier de la ville, connaît depuis plus de 300 ans ces bouleversements qui modifient le paysage urbain. Dans le sous-sol du musée de Pointe-à-Callière, ouvert en 1992, on retrouve un condensé de cette histoire qui s'est d'abord écrite en surface. Une visite à la pointe à Callière et à la place Royale donne un aperçu éloquent du cœur vibrant de la ville française et de la métropole britannique.

LA FRÉNÉSIE DE L'HISTOIRE

Tout à côté du fort de Ville-Marie, à la pointe à Callière, les premiers Montréalais installent un cimetière en 1643. Neuf ans plus tard, on lui préfère un autre emplacement, près de l'Hôtel-Dieu. Le premier cimetière est abandonné. À la fin du XVIII^e siècle, le terrain est occupé par deux bâtiments locatifs, propriétés d'Antoine Papineau. Pour l'usage des résidents, on installe des latrines dans la cour. La cavité des latrines est creusée à même les fosses de l'ancien cimetière. La réutilisation du lieu, pour des fins hygiéniques, laisse évidemment sa marque. Les bâtiments Papineau ont à peine 10 ans quand ils sont rasés. Un riche homme d'affaires, Pierre Berthelet, fait ériger au même endroit un imposant édifice à fonctions multiples : location, entreposage, hôtellerie. Le bâtiment Berthelet s'impose

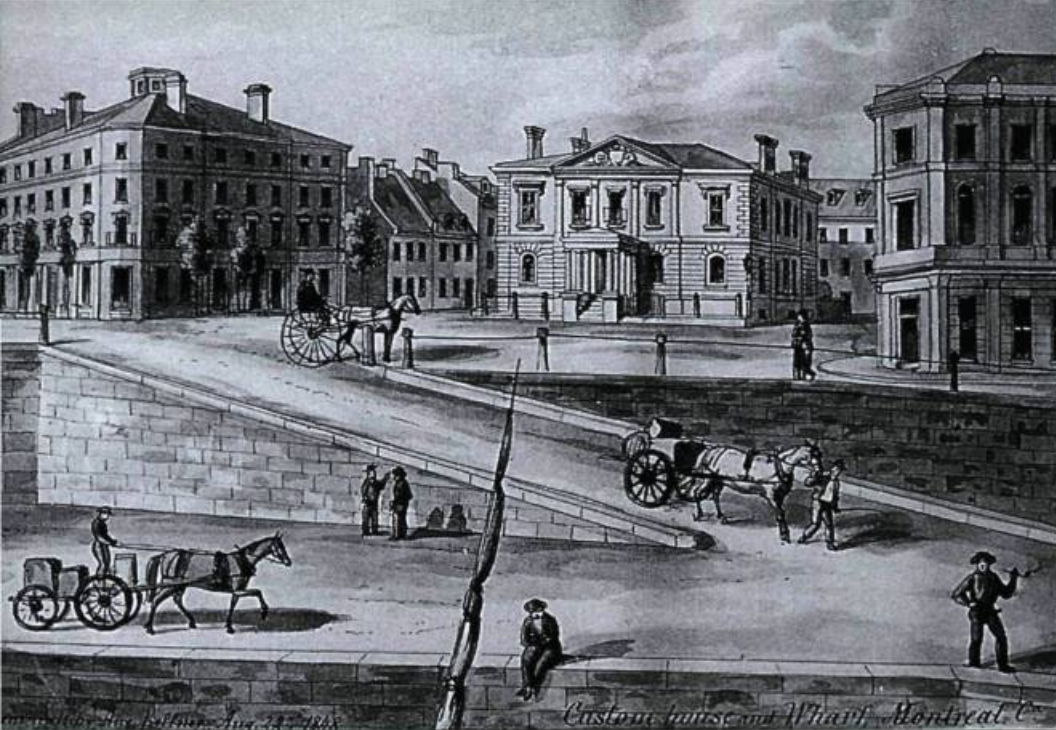


dans le paysage du port pendant 50 ans avant de subir l'assaut du pic et de la pelle. En 1861, bâtiment et terrain sont acquis par la compagnie Royal Insurance. Elle commande la démolition de l'édifice ; les murs arasés sont récupérés et intégrés à la fondation du nouvel édifice qui, magistralement, vient coiffer la pointe à Callière. Un nouveau profil urbain apparaît avec, pour point de mire, la tour-porche du Royal Insurance Building. Érigée sur des remblais, la structure de l'édifice est mal assise. Par endroits, le plancher au sous-sol est instable et la tour s'enfonce. La réutilisation d'un lieu exige une ingénierie avertie ! Au milieu du XX^e siècle, l'édifice, qui a plusieurs fois changé de fonction, est démoli. Il aura trôné dans le paysage du port pendant moins d'un siècle. Jusqu'en 1983, ses vestiges, ceux du cimetière, des édifices Papineau et Berthelet, dorment dans l'attente d'une mise au jour.

LECTURE DE LA PLACE ROYALE

À deux pas de là, de l'autre côté de la rue, sur la place Royale, les fouilles archéologiques dévoilent d'autres vestiges. La superposition et l'imbrication sont encore plus complexes. Aux traces fugaces des feux de camps amérindiens se superposent celles diffuses des premiers Montréalais. Puis, à la fin du XVII^e siècle, tout se bouscule. En bordure d'une place publique dite du marché, on construit deux bâtiments militaires, un magasin du roi, des bâtiments à fonctions résidentielles et commerciales alors que la ville

Alignement de bâtiments fermant l'espace de l'ancien marché public, du côté du fleuve. Ils seront démolis pour aménager une perspective sur l'édifice de la Douane.
Source : James Pattison Cockburn, Archives nationales du Canada, C-012700



La nouvelle Douane et l'espace libéré par la démolition des bâtiments du côté du port.
Source : Archives nationales du Canada C-13426

s'abrite derrière une palissade de bois. De ville à aire ouverte, voilà Montréal blottie dans une enceinte de bois. L'évidence s'impose bientôt que la protection de la ville requiert mieux que des pieux alignés. En 1717, la décision est prise de remplacer la palissade par un solide fortification en pierre. La palissade de bois aura duré à peine 30 ans!

Au XVIII^e siècle, les maisons sont pour la plupart en bois. Le matériau est fragile, peu durable et inflammable. En 1721, le secteur de la place du marché est rasé par un violent incendie qui laisse ruines et détresse derrière lui. Sur les décombres, les édifices sont reconstruits. Au pied de la place du marché, en 1758, les frères Baby font construire un grand bâtiment. Sept ans plus tard, un autre incendie ravage le secteur. L'édifice des Baby, en partie détruit par le feu, est reconstruit et agrandi. Entre-temps, la Nouvelle-France passe sous le Régime britannique. Le secteur de l'ancien marché devient le centre névralgique d'une économie marchande et de navigation. Les fortifications françaises sont arasées à partir de 1801 et le terrain, ainsi libéré, est vendu pour des fins de construction immobilière. Les fondations des anciennes fortifications servent alors d'appui aux nouvelles constructions. Parmi ces bâtiments, une auberge est érigée en 1802 par Jacob Würtele.

Les vestiges du bâtiment Berthelet dans le musée Pointe-à-Callière
Photo : Ronald Maisonneuve, musée Pointe-à-Callière

La prospérité économique de la ville se traduit par des travaux urbains. Les hommes d'affaires réclament et obtiennent le droit de percevoir la douane à Montréal. Pour cette fin, un édifice de prestige est construit à l'emplacement de l'ancien marché du Régime français. L'espace public à aire ouverte change alors du tout au tout de physionomie: de vide, entouré d'édifices, il devient plein. Pour le mettre avantageusement en valeur, il faut du dégagement. Le gouvernement du Canada-Uni achète donc l'ensemble des bâtiments sis entre la douane et le fleuve. L'objectif: les démolir pour libérer un espace public et ouvrir une perspective sur l'édifice de la Douane. Le jeu du vide et du plein joue encore, mais cette fois-ci à l'inverse: ce qui était bâti est démoli pour créer un square victorien au centre duquel on installe une fontaine.

Ce mouvement perpétuel de construction-démolition-réoccupation marque toute l'histoire du lieu central que forme la jonction des places Royale et d'Youville dans le Vieux-Montréal. Une exception à cette règle: le cas de la Douane d'Ostello qui, devenue trop petite pour suffire à la demande marchande, est agrandie plutôt que démolie, amenant l'arasement du square victorien.

Les vestiges archéologiques dans le sous-sol montréalais sont le résultat de cette réutilisation constante du lieu. Sans ce phénomène de réappropriation, la ressource archéologique n'aurait pas aujourd'hui cette densité et cette richesse.

Au fil du temps, le paysage urbain de Montréal s'est transfiguré à une vitesse qui caractérise les grandes villes nord-américaines. Il faut attendre la fin des années 1960 pour que le processus se ralentisse. L'idée de préserver le bâti ancien émerge et s'affirme. À cette préoccupation s'ajoute, dans les années 1980, celle de protéger le patrimoine enfoui sous terre: des fouilles, des analyses, un programme de recherche en archéologie, des mises en valeur *in situ* comme celle du Champ-de-Mars et de Pointe-à-Callière, affirment l'importance de l'archéologie. C'est l'histoire d'une ville, d'une métropole, qui se lit dans la fragilité des vestiges et des artefacts.

Sylvie Dufresne est directrice de la recherche, conservation, diffusion au musée d'archéologie et d'histoire de Montréal Pointe-à-Callière.

